



Le Don d'Enfance

Il a été tiré de ce livre :

8	*exemplaires*	*sur papier du japon, numérotés 1 à 8.*
32	»	*sur papier de Hollande, numérotés 9 à 40.*
310	»	*sur vélin teinté.*

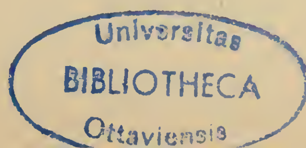
DU MÊME AUTEUR :

LE LYS, poèmes avec une eau-forte de H. De Groux, 1 volume in-16 (Lacomblez 1888) . . . . fr. 2.00

FERNAND SEVERIN

Le Don d'Enfance

BRUXELLES
Paul LACOMBLEZ, éditeur
Rue des Paroissiens
1891
MDCCCXCI





LA CHANSON D'UN PAUVRE

A peine réveillé de mes songes d'hiver,
O plaine, j'ai foulé tes premières rosées ;
J'y promène ce front, clair des baisers de l'air,
Où des lèvres d'enfant semblent s'être posées.

Loin d'un exil sans fin, et fait de tant de nuits !
Ce sont des vents légers qui soufflent de l'aurore.
Que la ville est donc loin de mes yeux éblouis !
Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore ?

Hélas! tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur déshérité, fait à trop de misères!
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois?
Pour moi, toutes ces fleurs? Pour moi, ces primevères?

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur;
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme:
Car me voilà troublé devant votre douceur,
Comme un adolescent sous les yeux d'une femme.

Elle chante, pourtant, la Voix, la bonne voix:
« Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles;
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

Cœur frère du matin, regarde le matin! »
Et mon cœur trop ailé pleure ses vaines ailes:
« Merci d'avoir paré les berges du chemin;
Mais que je me sens seul parmi ces fleurs nouvelles! »

LE SONGE

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin ;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

Bienheureuse l'enfant que vous avez élue !
Elle a reçu de vous les yeux qui vous verront.
Sans doute, en ses réveils un ange la salue,
Moins ange et moins d'en haut devant ce jeune front.

Car ses seuls yeux baissés purifieront les âmes ;
Toute petite fille, et telle qu'une fleur !
Elle sera par vous bénie entre les femmes,
Comme une simple hostie à la même Douleur.

Fleur des fleurs à venir, qui parfumes d'avance
Le mystique jardin où tu t'éveilleras,
Laisse-nous, en passant, un peu de ton enfance,
Et que les nouveau-nés reposent dans tes bras.

Ton cœur est l'innocent trésor évangélique
Que les pauvres d'esprit verront seuls entr'ouvert ;
Et tu les laisseras pour ta gloire angélique,
En leur voilant tes yeux, tout pleins du ciel offert.

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin ;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

LÉGENDE

...a story of the silent death
Of some forsaken virgin...

BEAUMONT ET FLETCHER.

« *Laisse-moi respirer les fleurs de ma vallée.*
Tout dort ; mais quelle voix des ombres m'a troublée ?
Ah ! nourrice, entends-tu ? Mes cygnes ont chanté !

Que je doive mourir avec le chant du cygne,
C'est un royal présage, auquel je me résigne.
Combien d'enfants mourront qui l'ont mieux mérité !

Etrange et triste fable à conter aux veillées !
Mourir, pourtant, mourir !... Loin des fleurs effeuillées,
Comme se fane un lys que personne n'a vu !

O prince aventureux qui flétris mon aurore,
Trop heureuses les mers que ton regard explore !
Tu m'as dit au revoir ; hélas ! t'ai-je revu ?

Les musiques dansaient sur la mer printanière ;
Tandis que ses marins regardaient en arrière,
Lui, le héros distrait, rêvait de toisons d'or.

Mais dérobe, ô mon cœur, un feu lent à s'éteindre.
Quand ses yeux me fuyaient, qu'étais-je pour m'en plaindre?
Pour rêver son retour, hélas ! que suis-je encor?

S'il revenait, pourtant... Ah! nourrice, des roses !
Mais non, les soirs menteurs m'ont dit ces belles choses.
Laisse-moi, sous ses traits, expirer loin de lui,

Toute petite enfant, comme il m'a dédaignée...
Mais seule, et sans courroux, en âme trop bien née ;
Voyez ! et c'est la nuit ; le silence et la nuit... »

LE RÊVE DU VOYAGE

I

Que je baise vos yeux, enfin, ô fiancée!
Car voici la maison, toujours plus délaissée.

Pauvre toit caressé par tous les vents du nord,
Maison triste à son hôte, et que hantait la mort,

Et chère à mes regrets comme une rude aïeule,
Je ne reviens pas seul, à toi toujours plus seule.

Mais l'enfant que j'amène est triste comme nous,
Et sous un deuil pareil se cache un cœur plus doux.

Ne crains donc rien de toi pour cette jeune tête ;
Son sourire a compris l'âme que tu m'as faite !

Reste le vase amer où fleurirent des lys :
Evoque tous tes morts en face de leur fils.

Car la pitié des morts entoura mon enfance !
C'est de ce qu'ils m'ont dit que me vient ce silence.

Montre à la pâle enfant qui se meurt dans mes bras
L'étrange Eldorado qu'elle ne connaît pas.

Qu'elle y voie, en pleurant, des débris de moi-même,
Et tâche de l'aimer, puisque ton enfant l'aime.

Elle m'a pénétré comme un subtil parfum,
Et depuis ce soir-là nous ne faisons plus qu'un.

Tu vois bien que j'amène une sœur ingénue.
Pourrais-tu mieux l'aimer si tu l'avais connue ?

II

Et nous irons aussi vers la ville des cygnes,
Parmi des oiseaux fiers qui vous reconnaîtront.
Voilà le saint rosaire entre les mains bénignes,
Et ton respect, mon Dieu, sur les neiges du front!

Neige des fronts, candeur des linges, lys et neiges!
Les fleurs frêles d'un sang que rien ne trahit plus;
Et le bon souvenir menant ses blancs cortèges,
Et l'oubli des baisers que l'Amour eût voulus,

C'est là toute la ville où nous irons ensemble!
Et nos baisers plus lents, et notre amour plus doux,
Dans cette ville en deuil, dont le deuil nous ressemble,
Hélas! au bord des eaux malades comme nous.

Le silence, les cloches, le silence encore!
Et, pour en recueillir la douceur qui se meurt,
En nos cœurs rapprochés, un seul cœur qui s'ignore,
Et ce dédaigneux cygne ivre de sa langueur.

O ville des beaux soirs, au songe plein de cierges,
Qu'elles sont selon nous, les fleurs de ton avril!
Tes vierges et tes lys meurent comme les vierges,
Et n'auront jamais su leur charme puéril.

O souche des vieux lys, lourde de fleurs plus belles,
Je veux les lys des prés, des cloîtres et des eaux ;
Pour le front d'une enfant pareille à tes agnelles
Tu n'as rien de trop clair dans tes jardins royaux.

—

LA DAME AU VOILE

Nul ne vous aura vue, ô vierge, en vos pensées ;
Nul n'aura dépouillé de son divin secret
Le bleu voile de fleurs et d'astres qui vous vêt.

Mais mes peines d'antan, quel chant les a bercées?
Une voix qui m'a dit les étangs et les bois!
Quelle voix les eût dits, si ce n'est votre voix?

Oh ! malgré tout le beau mirage qui vous voile,
Et ce prestige amer d'un univers en fleur,
C'est un même désir qui gémit en mon cœur!

Et je pleure, et quel enfant pleure! « O Dame au voile,
Ne vous dérobez plus en des voiles jaloux
A l'obscur pèlerin qui rêva tant de vous.

Toute pure, et toute en esprit, vous êtes belle!
Qui consola, pourtant, mon cœur déshérité?
Votre beauté l'a fait moins que votre bonté.

Vos yeux sont-ils voilés? Leur regard vous révèle!
Vous les vêtez en vain d'étoiles et de fleurs,
Malgré vous-même, ô vierge, on voit qu'ils sont en pleurs.

Dépouillez ces rayons qui nous cèlent la femme!
Que je vous parle enfin en de purs abandons,
Que je puisse baiser la main qui fait les dons.

Mais de quel chaste trouble a frissonné votre âme?
Hélas! vous ramenez le voile constellé
Sur ce front de déesse un instant révélé. »

L'APPEL VERS LES BOIS

Euryanthe, mon lys, je t'épargne les fleurs.
Tes cheveux sont tressés des feuilles de la veille :
Une haie au printemps n'a pas d'autres senteurs.

Descendons vers les bois : c'est l'Eden qui s'éveille.
Ils sont beaux jusqu'aux pleurs, ces jardins inconnus !
Mais eux, dans ta beauté, voient une autre merveille.

Viens, partout égarés, et partout bienvenus !
Si tu foules des fleurs trop pleines de rosée,
Mes baisers, tout à l'heure, essuieront tes pieds nus.

— *Je suis lasse, il est vrai, comme une fleur brisée.*
Emmène néanmoins une enfant qui veut voir !
Il suffit, qu'en passant, la brise m'ait baisée.

— *Oh ! tous les bancs de mousse où tu pourras t'asseoir !*
Les calmes abris verts, faits à tes lassitudes,
Où chanteront pour toi les berceuses du soir !

Reconnais la patrie en ces sollicitudes.
C'est elle, ce jardin, ce feuillage et cette eau,
Dont le rêve longtemps trompa nos solitudes,

Mais nos rêves, pourtant, n'avaient rien d'aussi beau.

LE RETOUR

« *Après ce vain voyage aux fraternelles grèves*
Où j'avais cru mourir en la mort de mes rêves,
Quand les chevaux cabrés d'un puéril orgueil
Se furent ébroués, à la fin, dans le deuil
Qui paye obscurément nos colères mauvaises,
J'ai revu ton château parmi ses noirs mélèzes,
Au sein des genêts roux qu'effleurent de leur feu
Les rayons désolés qui lui disent adieu,
Ton château morne, Emma! dont l'antique verrière,
Pleine encor des tisons d'une clarté dernière,
Du fond de l'horizon me regardait venir.

Et toi, tu m'attendais, sachant ton souvenir
Tenace à la façon des flèches barbelées,
Et que tous les efforts de mes mains affolées
Ne feraient qu'affermir en moi le trait reçu !

J'étais là, de nouveau, plus lâche et plus déçu,
Attendant, sans un mot, sur les degrés du trône,
Que tu vinsses à moi de ce pas qui pardonne.
Tu pris donc en pitié mon remords éperdu,
Tes yeux, sombres d'abord d'avoir trop attendu,
Eclatèrent du seul orgueil de leur victoire !

Ainsi ton fier logis verrait la même histoire
Traîner dans ses splendeurs un rêve inexaucé,
Et de tristes ennuis troubleraient son passé.
O lendemain du rêve expiré, soir des races
Qui ramène aux amours fanés les lèvres lasses,
Sans leur rendre pourtant la fraîcheur du désir !
Le paradis perdu de l'antique plaisir

Se rouvrait, dévasté par nous-mêmes naguère,
Et, par dessus l'humaine et commune misère,
C'était l'esseulement de nos remords princiers,
Un privilège amer de pleurs inessuyés,
Les vœux trop hauts, la vaine et folle impatience,
Et tous les maux naissant de plus de conscience! »

1887.

LES ADIEUX

AU BORD DE LA MER

Dieu bénisse vos soirs, reine de mes tristesses.
Nous nous étions fait mal dans toutes nos caresses ;
Quels longs adieux, pourtant, nous avons échangés !

J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues ;
Tant mon cœur s'effarait devant ces pays vagues
Où les soirs les plus beaux me seraient étrangers.

Le départ attristait les mers occidentales.
Vous m'avez attiré jusqu'à vos lèvres pâles,
Sous vos cheveux royaux semés de fleurs des eaux.

Que de sanglots d'enfant dans ce baiser suprême !
Adieux, derniers adieux d'une reine qui m'aime,
J'ai bien souffert par vous dans les pays nouveaux !

Beaux pays, et parés pour une bienvenue !
Hélas ! et que m'était cette terre inconnue ?
J'y portais votre amour comme un trophée amer.

Et votre orgueil connut ces paroles bénignes :
« *Que vous ai-je donc fait qui rappelle vos cygnes ?*
Ah ! laissez-les, sans vous, retourner sur la mer.

Pourtant, je sens faiblir un cœur longtemps rebelle :
Celle qui vous attend est, sans doute, bien belle ?
Allez ! Mais j'en mourrai, déçue en tous mes vœux... »

O ma sœur, ai-je dit, ne parlez pas de charmes.
Je ne sais qui m'attend, et vous voyez mes larmes ;
Daignent les soirs d'été vous rendre vos aveux.

Les soirs ! pleins de rayons, de chansons et d'haleines,
Et que j'explorerai sur de mornes carènes,
Ces soirs, tristes pour moi, Dieu vous les fasse doux !

Nous nous serons aimés, pourtant, cette seule heure !
Ah ! navire trop lent, reçois un cœur qui pleure ;
Fais le soir et la mer bien vastes entre nous.

UN SOIR

L'hiver n'a point touché le val et la forêt :
C'est un pareil silence autour de mon secret,
Et l'Eden est le même, en un plus fier mystère.

Mais en ce calme soir qu'on rêve plein d'aveux,
Un nuage, ô couchant, paré de tous tes feux,
Porte vers les forêts son lent vol solitaire.

O déclins ! J'ai frémi comme devant mon sort.
Tant les bois recevront un rayonnant trésor
En sa chute inconnue aux enfants de la terre !

LA CRUAUTÉ DU PRINTEMPS

Qui me délivrera de l'insulte des fleurs?
Car mon cœur, aujourd'hui, promène ses malades,
Hélas! et trop de fleurs jonchent ces promenades.

Refermez-vous, lilas, que j'eusse aimés ailleurs ;
Et toi, lys, orgueilleux comme une fleur qu'elle aime,
Laisse-moi me distraire et d'elle et de moi-même.

Annoncez-vous l'enfant que je n'espérais plus?
Oh! parfumez, alors, la sente qui l'amène ;
Effeuillez-vous, lilas, sous les pieds d'une reine.

Mais ne me rouvrez pas de paradis perdus
Si j'en dois cueillir seul les fleurs pour elle écloses ;
Le souris qu'elle aura me navre dans les roses.

Je veux me résigner, ô toi qui ne viens pas !
Mais donne à mon tourment la pitié de l'absence ;
Que nul autre printemps n'évoque ton enfance.

Toujours entre les bras, toujours fuyant les bras,
Pourquoi fuir à jamais mon rêve qui t'implore ?
Ton fantôme trop beau m'a lassé de l'aurore.

Tes dédains m'ont brisé ; j'en châtierai les fleurs !
Je vous effeuillerai, roses des rosiers mièvres,
Vos lèvres, trop souvent, m'ont parlé de ses lèvres.

— Le vain courroux d'enfant, que trahiront des pleurs !
Tu m'as flétri le cœur, cher cœur de l'inconnue,
Mais je n'ai pas cessé d'espérer ta venue.

LE LYS DES VALLÉES

En moi je sens mourir un cœur prédestiné
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné,
Mourir, sans en rien dire, entre les mains des anges,
A la simple façon d'un enfant dans ses langes,
A la simple façon d'un tout petit enfant.

O cœur, donné par Dieu, qu'un séraphin défend,
Toi, rien ne souillera ta robe originelle!
Sois content de la seule étreinte maternelle
Dont t'environneront quelques beaux soirs d'été,
Et meurs, dans ton désir et ta virginité.
Le silence t'a fait orgueilleux et timide;
C'est par lui que ta vie est si vaine et si vide,
Toi, fait pour être aimé, toi, qu'on n'aimera pas!

Maintes vierges, tes sœurs, t'eussent tendu les bras,
Comme au roi souhaité de toutes leurs pensées,
Hélas ! et tu n'as pas connu ces fiancées,
Tu n'as pas vu venir dans la paix de tes soirs
Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,
Et tu te meurs de tout cet amour inutile,
Cœur à jamais meurtri, mon pauvre cœur stérile !

LE DON D'ENFANCE

I

En quel jardin fermé me suis-je réveillé?
Ah! rien que les sanglots d'un cœur émerveillé!
Des mots ne diront pas ce que l'âme veut dire.

Quelle Eve m'égara vers la paix de ces bois?
Pardonnez-moi, mon Dieu, si j'en reste sans voix :
Mon âme est une enfant, et ne sait que sourire.

Mon cœur sanglote! Hélas! ne le voyez-vous pas?
Mon cœur, qu'elle a ravi, défaille entre ses bras.
Achevez mon bonheur, et faites que j'expire.

II

Je n'eusse pas osé les vœux que vous comblez ;
C'est trop vite rouvrir l'Eden aux exilés ;
Nous ne sommes pas faits à ces grâces soudaines.

Et toi, par qui je meurs, et qui ne pleures pas,
De quel ange envoyé foulais-tu donc les pas
Quand tu m'as retiré des présences humaines ?

Mais que les purs léthés de ce paradis vert
Font aisément douter qu'on ait jamais souffert,
Et que mes guérisons mêmes me sont lointaines !

III

O toi, dont les beaux yeux me regardent mourir
Sans qu'un pleur fraternel vienne les obscurcir,
Cette félicité ne t'est donc pas nouvelle ?

Etrange et triste cœur que rien n'étonne plus,
Tu l'as vécu, sans doute, en des soirs révolus,
Le bonheur inconnu que ce soir me révèle ?

Ne me raconte pas quelle nuit vint après !
J'en mourrai, je le sais, sous ces calmes forêts ;
Elle me saisit trop pour n'être point mortelle.

IV

Ah ! cueille mille fleurs pour un lit parfumé !
D'autres ne s'en iront qu'après avoir aimé ;
Ils ne seront pas morts d'une mort aussi belle.

SOLITUDE

Il est tard ; un fiévreux pleure, en ses nuits impures :
« Seigneur, ah ! qu'une enfant m'offre des grappes mûres,
Et que je puisse boire à votre verre d'eau.

L'eau des sources ! les fruits d'un jardin qui soit vierge !
Et qu'elle attarde un peu ses fraîches mains de vierge
Sur ce front souverain que brûla son bandeau. »

Triste bandeau royal, et sur quelle humble tête !
Sentez-vous des respects dans la nuit inquiète ?
Voici le roi des beaux pays qui ne sont pas.

« O les étoiles dans les arbres ! les eaux pâles !
Est-ce l'aube attendue, en sa robe d'opales ?
Ayez pitié, car je suis seul, et je suis las ;

Et donnez-moi, Seigneur, après la nuit trop lente,
L'aube, le grand pardon d'une aube consolante ;
Laissez dormir un cœur que vous avez élu. »

Mais l'ange des tourments passés, toujours le même :
« Va, laisse à la douleur, pour un plus clair poème,
Ton cœur, le livre ouvert où les anges ont lu. »

L'HÔPITAL

Il est doux, dans la nuit des pauvres, son sourire !
Ce grand rayonnement de feux silencieux,
N'est-ce pas la clarté d'un nimbe de martyre ?

Vous qui m'êtes venue en cet exil des cieux
Où ma faiblesse, en vain, luttait contre elle-même,
Quel ange des pardons se révèle en vos yeux ?

Vous pleuriez, n'est-ce pas, sous votre diadème ?
Est-ce pour mon néant que vous m'avez aimé ?
Mon cœur reste sans voix devant ce don suprême.

J'ai souffert trop de nuits, et tout est consommé.
Qui n'oublierait, pourtant, la fièvre et l'agonie,
Sous le manteau de fleurs dont vous m'avez semé?

« *Les cieux, déclos pour vous, ont vu votre insomnie.*
Mais vous cédez enfin à l'enfant d'autrefois
Parmi cette douleur que vous aviez bénie!

Vous fûtes longtemps seul, enfant, en d'humbles croix.
Ecoutez, à présent, des berceuses fidèles,
Tout le soir printanier qui chante dans ma voix.

Dormez! Et vous, Seigneur, avant les croix nouvelles,
Accordez le sommeil à mon frère brisé,
Ah! Seigneur, un sommeil éventé par des ailes. »

Et vous êtes partie, après ce seul baiser,
En laissant, après vous, des rayons de vos nimbes
Sur ce front de douleur, maintenant apaisé,

Ma sœur, ma sœur d'en haut, descendue en mes limbes !

RÉDEMPTION

« Des fleurs, mon Dieu, des fleurs? suis-je donc pardonné? »
Et voyez! Un soleil convalescent lui-même
Caresse tristement l'enfant qui s'est donné.

Le poète du simple et suave poème!
Il suscita pour lui ce clair printemps du Nord,
Des fleurs, de pâles fleurs, toutes les fleurs qu'il aime.

O jardin oublié, qui refleuris encor,
Fais souffrir, fais aimer à ce doux solitaire
Des linges qu'ont glacé les sueurs de la mort.

L'enfant, seul en son mal, se souvint de la mère ;
Seul, hélas! seul encor, sans qu'une femme en pleurs
Ecartât les cheveux de cette tête chère,

Pour un muet baiser qu'eussent donné des fleurs!
Seul en ce long sanglot des mêmes insomnies
Sous des anges penchés qui pleurent un des leurs.

Qu'elles sont loin, ces nuits, ces nuits pourtant bénies.
Ecartez les rideaux : que le soir est donc pur!
Les claires voix d'enfants disant des litanies!

Et le convalescent, ivre de tant d'azur,
Se rappelle, à présent, mille choses éteintes,
Tout l'orgueil expié dans un tourment obscur.

Les yeux longtemps baissés des anges et des saintes
Peuvent s'ouvrir enfin sur un frère rendu.
Plus rien que d'enfantin dans ses dernières plaintes :

« *Mes lèvres ont péché; vous m'avez entendu.*
Vous fûtes doux, Seigneur, à mon cœur qui s'ignore;
Me voilà dans l'Eden que je croyais perdu.

Mais je suis faible encore, ah! je suis faible encore. »

CONVALESCENCE

C'était un de ces soirs comme il en faut aux convalescents pour se réaccoutumer à la vie ! une de ces vesprées d'une beauté si chaudement splendide que l'âme la plus détachée de la terre n'aurait pas voulu cependant, ce soir-là, mourir !

J. B. D'A.

I

Le soleil des pays perdus baise mes mains,
Ah ! lasses, cette fois, des vains fardeaux humains,
Baise avec trop d'amour mes mains pâles encore !

Les premiers battements d'un grand cœur qui s'ignore
Ebranlent déjà trop mon sein convalescent,
Cœur nouveau-né de bienheureux et d'innocent,
Tout gauche et tout ravi devant les belles choses !
Le voilà qui faiblit dans la senteur des roses,
Et ma tête, trop faible encore, et trop de chair !
Défaille doucement sous les baisers de l'air
En des linges neigeux qui lui sont d'autres langes.
Envoyez-moi, mon Dieu, quelques-uns de vos anges,
Qu'ils soutiennent ma tête en ses ravissements,
De ces anges en pleurs, de ces anges charmants
Dont le sourire seul est tout un soir d'automne !
Qu'ils soutiennent ce cœur que la nature étonne,
Quand il défaillira dans des parfums trop doux,
Et m'aident quelquefois à rester à genoux,
Mon Dieu, devant d'aussi sublimes paysages !

Ou bien ce cœur épris des eaux et des nuages,
Qui devait vous aimer dans ce qu'il aimerait,
Mourra de trop d'amour devant cette forêt.

II

De quelles douces voix est donc fait le silence?
Oh! laissez-en, toujours, autour de mon enfance,
Dans les sérénités du paradis rouvert,
Laissez-en murmurer l'ineffable concert...

Cette heure est chère et triste à mon cœur hors d'haleine,
Chère comme un rappel d'une ancienne peine,
Triste comme un beau soir parmi des inconnus.
Je sens se rendormir mes désirs ingénus,
L'essaim convalescent de mes jeunes chimères,
Sous des baisers de morts et des baisers de mères,
En mon cœur hors d'haleine après ses premiers pas,
En ce cœur trop heureux, qui ne se souvient pas.

LA MÈRE

L'automne a ramené le cher anniversaire.
« Ah ! soupire l'enfant, que ne sens-je toujours,
Ma mère, autour de moi, votre amour tutélaire,
Et que ne puis-je croire à d'autres heureux jours? »

Heureux, et cependant d'une mélancolie
Dont son cœur orphelin s'est toujours souvenu,
Jours qui lui font bénir la chère ensevelie
Comme un ange en exil à jamais méconnu !

La mère, étrangement souriante et malade,
Emmène vers les champs, qui sont faits pour ses yeux,
Dans une douloureuse et lente promenade,
Un enfant doux comme elle et trop tôt sérieux.

Oh ! le premier sanglot des lys dans les vallées!
Ses yeux regardent tout d'un regard étonné,
Et la verdure et l'eau, tout à coup révélées,
Ont fait crier de joie un cœur aussi bien né!

Mais la mère contemple avec inquiétude
Ce fils de sa faiblesse, au cœur virgilien ;
Elle craint tout du monde et de la solitude
Pour ce cœur égaré comme l'était le sien.

Car le signe fatal d'une âme trop aimante,
Hélas ! n'a point trompé ses beaux yeux moribonds ;
Et son fils, en exil dans la vie inclémente,
Comme elle, souffrira la passion des bons.

C'est la même douleur, plus seule et plus amère!
Pourtant, elle ne sait quelle rude fierté
Refoule dans ses yeux les larmes de la mère,
Et la console encore, en son adversité.

Et, soudain, attirant sur sa frêle poitrine
Son fils, presque orphelin, comblé de tristes dons,
Elle étreint longuement cette tête enfantine
Que ceignent, à ses yeux, d'ineffables rayons!

L'INCONNUE

Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné,
mais devant toute la souffrance humaine...
DOSTOIEWSKY : LE CRIME ET LE CHATIMENT.

C'est l'hiver et la nuit, dans la ville qui dort.
Inconscient et seul, comme on va vers sa mort,
J'ai voulu posséder cette triste inconnue
Dans les pauvres et vains secrets de sa chair nue,
Et mes yeux, qui rêvaient d'un paros animé,
Se disent qu'à présent tout rêve est consommé.

L'éternel vêtement et la douleur fatale
Nous ont fait cette chair chrétienne, veule et pâle,
Et qui saisit, pourtant, sans être la beauté ;
Et, malgré les dégoûts d'un amour acheté,
J'admire, en ce moment, la femme méprisable,
Pour toute la douleur dont sa chair est capable.
La douceur des baisers qu'elle donne fait mal :
En vain elle ne veut livrer que l'animal,
Sa bonté se réveille, avec d'étranges plaintes,
Et je serre sur moi, dans toutes ses étreintes,
L'ange prédestiné qu'elle était en naissant.

Ainsi je suis vaincu dans ma fange et mon sang,
Mais qu'on se sent meilleur après cette défaite !
La claire illusion que l'âme s'était faite
En égalant son rêve à de jeunes souhaits
A vu se révéler, enfin, d'autres secrets !
Mes yeux, pourtant, mes yeux sont pleins de douces larmes ;
J'ai senti que j'aimais, devant ces sombres charmes,
Et je ne sais aussi quelle fraternité
Pour cette triste chair qui n'a point résisté.

Ah! femmes, maintenant brebis! Troupeau docile
Parqué dans le respect d'un sinistre évangile,
Parmi d'amers plaisirs j'ai découvert en vous
Tout ce qu'auront jamais d'attirant et de doux
Les vices, la laideur, la fièvre et la folie.
Noirs calices que ceux dont vous buvez la lie!
La nausée et l'ennui d'un délice connu,
Le peuple lâche et laid, par ses lois contenu,
Assouvissant sur vous sa haine originelle,
Et l'inutilité d'une croix éternelle!

LA MORT DES ENFANTS

Visite les enfants dans la maison des fièvres.
Ce sont les mêmes lys glanés par un beau soir.
Tout ce qu'exhalera la pâle fleur des lèvres
A ses destins marqués dans un nouvel espoir.

Fraternels nouveau-nés fanés avant d'éclore,
En des langes heureux soyez les bienvenus !
Ils meurent, et ce soir de fête les ignore :
Reconnais-toi, mon cœur, dans tous ces inconnus.

Mais rien n'illumina les limbes de leur vie,
Et tes yeux las, au moins, connurent le matin.
De plus tristes que toi te cèlent leur envie :
Montre-leur ton passé, tel qu'un Eden lointain.

La vision des sœurs errait en ce parterre.
Que de beaux yeux baissés, dont le seul souvenir
Attarde des clartés dans ton soir solitaire !
Tu t'en allais ; ceux-ci n'espèrent plus partir...

Mais avant le sommeil qui leur donne de naître,
Accorde cette grâce au silence des pleurs :
O printemps des préaux surpris par la fenêtre !
Ils veulent bien mourir, mais en baisant des fleurs.

Retourne à tes forêts, comme à des délaissées,
O le fils oublieux, qu'elles ont trop aimé !
Et rapporte des fleurs pleines de leurs rosées
Dans les plis d'un manteau qu'elles aient parfumé.

Jonche de ta moisson ces berceaux funéraires
D'où s'en iront en paix les anges révélés ;
Quand la mort maternelle endormira ces frères,
Mon cœur, triste à jamais, les aura consolés.

L'AÎNÉ

Vous avez oublié le frère qui vous pleure,
Et son rêve et son deuil penchés sur vos sommeils,
O ma sœur d'autrefois lasse de mes pareils !

Mais où sont vos fiertés d'hermine qu'on effleure?
Et ces soirs fraternels, qui fleuraient le tilleul ?
Hélas ! loin de votre âme, et je m'en souviens seul.

Car je me les rappelle avec les mêmes larmes.
Moi seul aurai connu l'extase des regards :
Je vous ai vu dormir en vos cheveux épars.

Et la douce ombre, alors, qui nous tombait des charmes!
Et qu'ils fleurent longtemps au fond du souvenir,
Ces rameaux que vos mains n'avaient pu retenir!

Mains frêles, mains d'infante, encor vierges d'échanges,
Et qui, lasses des lys cueillis par ce beau soir,
En l'ingénu sommeil les avaient laissé choir.

O sourire endormi d'enfant qui rit aux anges,
Souffle digne des fleurs, parfums d'un sang bien né,
Seul trésor qui tentât les songes de l'aîné!

Frêles riens qu'elle oublie, hélas! comme on s'oublie,
Vivez dans ce seul cœur mort de son seul espoir,
Qu'il souffre bien par vous, en ses heures de soir!

Je me suis enfermé dans ma mélancolie:
Si quelqu'un de mortel vit pleurer mes vingt ans,
Ce sont de fières fleurs mortes depuis longtemps.

LE RENDEZ-VOUS

All the spirit deeply dawning in
the dark of hazel eyes...
TENNYSON.

Vous croyez vivre encor, morte pour qui vous aime,
Vivre, vos lys épars, et vos joyaux perdus !
Mais, puisqu'en votre amour vous n'êtes plus la même,
L'Amour, triste et serein, dit que vous n'êtes plus.

Celle que vous étiez vous survit dans le rêve.
J'étreins ses mains d'enfant ; j'écoute ses aveux.
Est-ce le même soir que ce beau soir achève ?
Je pense respirer les fleurs de ses cheveux.

Les cœurs, depuis longtemps, battaient sans se le dire.
Déjà les yeux parlaient assez ; déjà les voix,
Dociles à l'amour comme une bonne lyre,
Etonnaient de leur chant l'écho distrait des bois.

Mais un soir s'en venait, plus beau, plus solitaire ;
De plus calmes rayons moururent sur les prés.
Nos voix qui murmuraient, qui donc les fit se taire ?
Nous baissâmes nos yeux qui s'étaient rencontrés.

Ce seul regard livrait le trésor des pensées !
Vos secrets étaient miens, les miens étaient à vous.
En ce profond regard nos âmes fiancées
Avaient eu leur premier et leur seul rendez-vous.

LA MORTE

Voilà donc les baisers que tu m'avais promis!
Fuis-moi dans le trépas, sans les adieux d'un cygne,
Tu n'auras pas vaincu ce cœur qui se résigne.

Les beaux astres couchés que tes yeux endormis!
Que l'aube en était pure au jardin de mon rêve,
Et faisait bien penser au bonheur qui se lève!

Quand la mort effeuilla tes roses, m'aimais-tu?
Ah! n'importe; que les ténèbres te soient douces!
Pleines de lits de fleurs, pleines de bancs de mousses.

Plus douces que mon cœur, faible cœur qui s'est tu,
Et n'osa te troubler, reine, en ta rêverie,
Mais plein d'humbles trésors qui t'eussent attendrie !

Qu'il te soit pardonné ; tu ne le savais pas.
Nul ne soupçonnera ces joyaux de mon âme.
T'en eussé-je parlé si tu n'étais ma Dame ?

Hélas ! ne rien trouver dont ton cœur ne soit las !
En quels songes plus beaux me fuis-tu ? Quel mirage
T'appelle ? Est-ce déjà le sublime voyage ?

Mais tu ne m'entends plus, et je t'appelle encor !
Ainsi, tu m'as laissé, sans quelque mot suprême
Qui me fût doux et triste et me dît que l'on m'aime !

Ainsi, sans un adieu, dans l'ombre et dans la mort !
Et je ne sais déjà quel vent d'inquiétude
Souffle autour de mon deuil et de ma solitude.

SON DOUX PARLER

Son doux parler m'était une chère musique ;
Et près d'elle, et parmi la senteur angélique
Qu'épandait, ce soir-là, sa présence éthérée,
Le cœur, tremblant, disait :
« Sœur naguère ignorée,
Et trop céleste, hélas! pour n'être pas un songe,
Ne vous en allez pas trop vite, cher mensonge! »

Alors, en souriant, et comme font les mères,
Elle apaisait mon front entre ses mains légères :

« Encore, ô mon enfant, cette peur enfantine ?
Mais ce front que ridait la mémoire chagrine,
L'ai-je fait moins morose avec les mains d'une ombre ?
Un clair matin de mai se lève en ton cœur sombre :
La voix qui te console est-elle d'un fantôme ?
Si tu ne m'en crois point, ah ! respire l'arome
De ma beauté terrestre ! Entr'ouvre enfin ces tresses
Et ces voiles ! Egare, aujourd'hui, tes tendresses,
Tu n'en flétriras point la neige de mes ailes,
Par ce jeune parterre aux frêles fleurs mortelles ;
Et, tandis qu'un tel soir est sur notre vallée,
Dépense le trésor de ma beauté voilée ! »

Ainsi chantait alors la douce voix éteinte !
Et l'âme d'une enfant était dans cette étreinte.
Mais la nuit s'en venait des horizons d'automne,
S'en venait des grands bois, moins profonde et moins bonne !

LA SŒUR QUI N'EST PLUS

Et ce fut leur amour, ce doux, ce seul silence.
Quand elle vit son cœur, et toute cette enfance !
A peine gémit-elle : « Hélas ! et vous aussi? »

C'était comme un parfum des champs après les fièvres,
Ce deuil des yeux avec ce sourire des lèvres.
« Sans doute, pensait-il, des anges sont ainsi. »

Et c'était un beau soir, triste et tendre, d'automne.
Elle s'abandonnait comme une fleur qu'on donne,
Une humble et belle fleur, quelque lys dédaigné.

Cher cœur grave, resté profond comme l'enfance,
Offensé dans ses lys et content de l'offense ;
Plus riche mille fois de ce qu'il a donné!

Chère enfant! cet automne allait à vos simplesses,
Quand, de vos lentes mains, vous dénouiez vos tresses
Pour mêler vos cheveux de ses dernières fleurs.

Ce fut tout votre amour, chère enfant, chère sainte,
Ce silence d'un soir en cette longue étreinte,
Rare comme ces fleurs, lointain comme ces pleurs!

LES PAUVRES

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois,
Comme s'il les voyait pour la première fois !
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Et j'évoque un tableau de tout ce que je suis !
D'humbles gens de jadis, pâles de mes ennuis,
Et sans plus d'amertume en leur âme docile,
Revoient enfin les champs, aux portes de leur ville.

La nature est meilleure à qui l'a mérité!
Ils vont, comme en un songe, en sa sérénité,
Et les vallons, pour eux, sont pleins de primevères.
Après cet hiver morne en d'obscures misères,
Oh! l'haleine des fleurs au large des grands bois!
Pense à tes nuits, mon cœur, pense aux jours d'autrefois :
Ils ont fui, comme toi, la nuit de leur jeunesse,
Et c'est la même joie et la même tristesse...

Tant ils osent peu croire à ce bonheur nouveau!
Tant le pur et le clair baiser du renouveau
Ne leur semble toujours qu'une grâce accordée!
Voilà bien la campagne en voile d'accordée,
Mais dans leur horizon se dressera toujours
Le jaloux souvenir des clochers et des tours.

Ah! des fleurs! Pour ces fronts, que flétrirent mes fièvres,
Les plus fraîches des fleurs, comme de jeunes lèvres!
Tous ces pauvres d'esprit sont bien selon mon cœur!

Car j'ai souffert comme eux, et vous savez, Seigneur,
Si j'oubliai jamais ma seule destinée
Dans la félicité que vous m'avez donnée.

LES BONS PROPOS

Mes bonnes volontés, pauvres enfants distraits,
Ce soir nous surprendra dans les mêmes forêts.

Mais que ces bois sacrés sont doux à mes rancœurs,
Et que le cœur s'y leurre en de chères erreurs!

Doux comme des baisers sur des yeux endormis,
Chers comme l'innocence et les péchés remis.

Et pourtant ce n'est pas l'état de grâce encor,
Hélas! ni ce qu'il faut pour une bonne mort.

Ah ! ces péchés véniels me coulent dans le sang,
Oui, mon Dieu, dans mon sang clair de convalescent.

Ce soir, qui me verra dans d'obliques chemins,
Pénètrera mon cœur et sondera mes reins.

C'était peu de laisser, si tôt, les bons vouloirs ;
Me voilà loin déjà des plus humbles devoirs !

Enfant prodigue à qui l'on pardonne tout bas,
J'ai de douces erreurs et ne m'éloigne pas.

— Je suis faible, Seigneur, et seul, en mon espoir !
Ne me délaissez pas, quand tombera le soir.

LE DON DES LYS

A Albert Mockel.

Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Vous me voyez, ma sœur, l'âme tout éperdue,
Mais pourquoi fûtes-vous si longtemps à venir ?
Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue.

Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir,
Comme un bel horizon où fleurira l'aurore ;
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.

Ce sont des jours lointains qui les virent éclore,
Ces lys fanés en moi, que vous auriez cueillis ;
Mais je vous donne un cœur qu'ils parfument encore !

Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée !
Ma robe nuptiale a perdu ses grands plis.

Hélas ! et la voici, flétrie et déchirée ;
J'ai si souvent étreint, pour tromper mon ennui,
La vaine vision qu'évoquait la vesprée !

Ah ! c'est tard, c'est trop tard, que votre aurore a lui,
Et ce jour juvénile éclaire des ruines.
Vous voyez, cependant, si j'en suis ébloui !

Vos séraphins, mon Dieu, n'ont pas dans leurs poitrines
Ce sang qui me fait mal, ce sang qui bat trop fort,
Et vous leur accordez des faveurs moins divines !

Mais le petit enfant qu'une berceuse endort
Ne dort pas le sommeil qui suivra nos étreintes ;
Ce sommeil sera bon comme une bonne mort.

N'avez-vous entendu mon appel ni mes plaintes ?
Mon âme, désormais, contient de tristes fleurs :
Voici des lys fanés et des roses éteintes.

Et, telle est, néanmoins, la vertu des douleurs !
Quelque ingénuité que mon âme ait perdue,
Ma douceur de naguère a grandi dans mes pleurs ;

Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue !

L'AVEU TROP TENDRE

A Albert Arnay.

I did hear you talk
Far above singing !
BEAUMONT ET FLETCHER.

Ton doux sceptre, ô Candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

« Mon âme est suspendue à tes lèvres naïves ;
Oh ! parle encore ! Oh ! dis encore les doux riens !
Que je leurre ma soif à ce rêve d'eaux vives,
Que je pense cueillir tes lys élyséens !

J'ai dédaigné pour toi le parterre et l'allée,
Et les fleurs en moisson du bocage effeuillé.
Nulle n'a le parfum de ton âme exhalée ;
Que me veulent les fleurs, quand ma Dame a parlé?

Devant ton simple lin de madone apparue,
En rêve, le sais-tu, pour la dernière fois,
J'ai rêvé d'une enfant que son âme eût vêtue.
Mais que je t'ignorais, en ignorant ta voix !

Pourquoi te taire, enfant, et sourire? Oh! pardonne
Les mots qui t'ont fait mal en te parlant de toi.
Si ton cœur, en s'ouvrant, ne sait ce qu'il me donne,
Mon cœur, en l'écoutant, ne sait ce qu'il te doit.

Mon cœur, je le vois bien, te devait le silence ;
Le silence, ou les pleurs, ou tes mots délicats.
Mais un aveu trop tendre a troublé ton enfance,
Hélas! et tu t'en vas, mon cygne, tu t'en vas... »

LETTRE A HORATIO

Tu verras quelle reine ont subi mes pensers ;
Tu verras sa fierté d'enfant, ses yeux baissés,
Et son silence, et sa tristesse, et son sourire,
Et tout ce que des mots voudraient en vain te dire !

Et quand tu la verras, certes, tu pleureras.

Car je tremble pour elle à chacun de ses pas :
« *Oh ! lui dis-je, gardez vos forces défaillantes*
Des pierres sans pitié dont sont faites mes sentes !
Pour y mener un peu ma pâle et frêle sœur,
Que n'avais-je un gazon docile à sa douceur,
Et qui n'eût pas froissé ses pieds de nouveau-née ! »
Et la vierge sourit, comme une sœur aînée,
Mais avec un si tendre et si triste regard
Qu'il semble dire : « *Hélas ! enfant, qu'il est donc tard !*
Pour fouler ce gazon, que votre sœur est lasse ! »
Et ces yeux douloureux semblent me rendre grâce,
Mais je meurs du secret qu'ils n'ont pu me céler.

J'ai beau flatter son mal avec ce doux parler
Que ne veut plus comprendre une âme qui s'exhale,
« *Ma sœur, ma bonne sœur ! Serez-vous toujours pâle ?*
Ou verrai-je un printemps fleurir votre langueur ? »
J'entends au fond de moi se récrier mon cœur :
« *Mais je t'aimerais moins, si tu n'étais si frêle !* »

Tout ce qui doit la perdre est ce que j'aime en elle.
Quel charme est la tristesse, et quel philtre est la mort ?
Car elle est faible et triste, et n'a que ce trésor.
Ah ! pour me la briser c'est trop d'une parole !
Ne lui parle pas ! Laisse à l'ombre qui l'étiole
Une fleur des grands bois que flétrirait le jour !

De combien de pitié se mêle un tel amour ?
J'en veux pour seuls témoins tes yeux qui l'auront vue.
Mais souviens-toi de moi, devant cette inconnue !
Songe à moi, songe à nous, et songe à nos liens ;
Fais-lui doux des regards qui ne sont pas les miens.

LES NOCES INGÉNUES

A Charles Van Lerberghe.

— Loin de ton front d'enfant l'inutile couronne !
Que tant de purs trésors ne me soient plus secrets !
Car tu ne sais, vraiment, quel joyau te couronne
En cette royauté de tes cheveux défaits.

Voilà tous les apprêts d'une joie enfantine.
Mais que tu cèles mal un angélique effroi !
O mon rêve tremblant d'une sœur orpheline,
Laisse-moi dénouer tes mains jointes vers moi.

— Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées.
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras,
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées?
O mon maître, voyez ! vous ne le saviez pas.

— En tes mots virginaux une reine s'ignore.
Un songe, s'il chantait, sans doute, aurait ta voix,
La voix de jeune sœur, et que j'entends encore.
Est-ce elle qui berçait mes sommeils d'autrefois ?

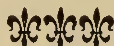
— Hélas ! et je ne suis qu'une fille ingénue,
Sans autre diadème à mon front préféré
Que la frêle beauté dont vos yeux m'ont vêtue ;
Votre seule pitié m'a faite à votre gré.

Pardonnez à mes yeux ce qu'ils ont de trop tendre.
Vous n'auriez jamais su qu'ils rêvassent de vous,
Mais mon cœur trop épris n'a pas voulu m'entendre !
Et j'attends à vos pieds les pardons de l'époux...

— Que ne suis-je, moi-même, à tes pieds angéliques!
Est-ce à toi, mon enfant, d'attendre des pardons?
Ah! tu ne connais pas tes richesses mystiques,
Et ce don d'ignorer m'est cher entre les dons.

Mais sois le lys élu qui fleure en mes vallées,
Et l'immortel trésor du pauvre que je fus!
Il t'a suffi d'ouvrir tes mains abandonnées
Pour en laisser pleuvoir des rayons inconnus.

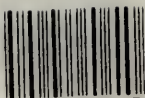
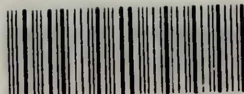
— Quoi! si pauvre, et paré de la richesse même?
Votre place, seigneur, n'est pas à mes genoux.
S'il est quelques trésors dans un cœur qui vous aime,
Je vous les abandonne, ils n'y sont que pour vous.



TABLE

Achevé d'imprimer le
trente novembre mil huit
cent quatre-vingt dix,
par A. Levèvre, pour
Paul Lacomblez,
éditeur à Bruxelles.





a39003 004603766b

